

AUTOUR DE L'ASSOMMOIR D'ÉMILE ZOLA

Laver, repasser : la métaphore du linge

Zola veut écrire un roman sur le peuple et il choisit pour son héroïne le métier de blanchisseuse. Dès le premier chapitre, une grande scène se déroule dans le lavoir et le linge ponctue chaque étape du roman : grâce à lui, Gervaise s'élève, à cause de lui elle s'effondre.

Le lavoir

Mettre en relation les feuillets 180 à 182 et la scène du lavoir du chapitre I :

- les paragraphes consacrés à la description du lavoir : nombre, situation dans le passage
- l'installation des personnages dans un décor issu des notes préparatoires
- comment Zola distille-t-il les informations pour construire l'effet de réel ?
- montrer l'efficacité narrative de ce décor : le rappel du passé (lieu d'échanges), la description de Gervaise, des personnages secondaires importants (Madame Boche, Virginie) : en quoi cette utilisation du décor participe-t-elle du projet de Zola ?
- analyser la symbolique des tâches : l'eau de Javel que Gervaise refuse "car c'était bon pour les tâches de graisse et de vin" – ses deux drames dans la suite du roman.

L'atelier d'une blanchisseuse

Mettre en évidence les points communs entre les feuillets 182-183 et l'extrait du chapitre V :

- le papier gris à fleurs bleues
- les draps sur des fils de laiton
- la mécanique
- les fers
- les planches
- les étagères, la porte ouverte

Observer l'ordre d'apparition des informations issues des notes, leur répartition dans le passage, la manière dont Zola les dispose pour donner une consistance aux personnages.

Le repassage

Mettre en relation les feuillets 176-177 et l'extrait du chapitre V :

- les techniques de repassage des notes d'enquêtes et celles appliquées par Gervaise blanchisseuse : est-elle une bonne élève ?
- repasser une chemise d'homme : étudier l'art et la manière de Clémence
- les petites histoires en plus : les libertés vestimentaires de Clémence, Augustine, le retour de Coupeau. Quelle est leur utilité dans le projet de Zola ?
- l'amidon : deux phrases du feuillet 176 : "On trempe tout dedans.[...] Le linge pas amidonné se mouille avec des gouttes" deviennent l'objet d'un paragraphe ("Elle était accroupie par terre... qui n'étaient pas amidonnés." Comment Zola donne-t-il vie à une leçon d'entretien du linge ? Quel est l'effet produit par la description de Gervaise ?)

La symbolique du linge

Analysez à partir de quelques extraits du roman la symbolique du linge.

- la force de Gervaise est son habileté au travail : "vous travaillez dans la perfection, je le sais" lui fait remarquer Madame Goujet (texte 50) avant de constater plus loin, alors que la chute de Gervaise est amorcée : "Ah ! vous perdez joliment la main." (texte 51) et Gervaise finira effectivement par tout perdre.
- Le linge sale véhicule les humeurs, détail qui n'est pas anodin dans la logique naturaliste : le quartier est mis à nu dans la boutique (texte 52), la volonté de Gervaise s'affaiblit dans les émanations fétides (texte 41) et, sinistre présage, l'arrivée de Lantier dans la maison projette le linge sale sous le lit du couple (texte 53).



Gervaise comptant le linge.

"Nous disions quatorze chemises de femme, n'est-ce pas, madame Bijard ?..."
L'Assommoir. Œuvres complètes illustrées d'Émile Zola, Paris, 1906

Le Lavoir

180

Un grand baignoir, monté sur piliers de fonte, à
plafond plat, dont les poutres sont apparentes. Fenêtres larges
et hautes. En entrant, à gauche, le bureau, où se tient
la dame; ~~un~~ petit cabinet ~~à droite~~, avec tablette numérotée
registres et de papiers. Derrière les vitres, grilles de cuivre,
baignoirs, brosses, bûches, etc. — À gauche est le bassin ~~de~~
pour la lessive, une vaste chaudière de cuivre à
rac de terre, avec un couvercle qui descend, grâce à
une mécanique. À côté est l'essoreuse, de cylindres
dans lequel on met un paquet de linge, qui y
est pressé fortement par une machine à vapeur.
La machine est au fond, elle fonctionne tout
le jour, dans le bruit du Lavoir; son volant;
on voit le pied rond et énorme de la ma-
chine, dans le soir — Enfin, une ecclésiastique
conduisant au soir, au dessus du lavoir, une
vaste table ~~de~~ fermée ~~par~~ sur les deux côtés par
des personnes à petites lances; on étend le linge
sur des fils de l'entonnoir.

~~Il y a~~ à l'autre bout du Lavoir, sont d'im-

meurs réservoirs de zinc, rond. Eau froide. 181
Le lavoër contient huit places.

Voici maintenant de quoi se compose une place. On a, d'une côté, une boîte placée debout, dans laquelle la lavasse se met debout pour garantir un peu ses jupes. Devant elle, elle a une planche, qu'on appelle la batterie et sur laquelle elle bat le linge; elle a à côté d'elle un baquet sur pied dans lequel, elle met l'eau chaude, ou l'eau de lessive. — Puis derrière, de l'autre côté, la lavasse a un grand baquet fixé au sol au dessus duquel est un robinet d'eau froide, un robinet libre; sur le baquet passe une planche étroite où l'on jette le linge; ~~sur~~ au dessus, il y a deux bords, pour ~~faire~~ ~~pendre~~ pendre le linge et l'égoutter. L'égouttoir est établi pour ~~recevoir~~ recevoir. — La lavasse a encore un petit baquet ~~sur~~ sur pied pour passer un bleu, deux treteaux pour placer le linge, et un ~~seau~~ dans lequel elle va chercher l'eau chaude et l'eau de lessive.

Mais à tout cela pour 8 sous par jour.
Les ménagères paient 8 sous l'heure.

L'eau de javelle coûte 2 sous le litre. Cette eau,
vendue en grande quantité, est dans des j'arres.

Eau ~~de~~ chaude et eau de lessive 1 sous le
seau

Un employé assure du Bi-carbonate —
de la potasse pour couler — Le ~~sub~~ chlorure est
defendu.

Atelier d'une ~~de~~ blanchisserie dans une bon-
tique sur la rue. Une vitrine à droite garnie de
papier bleu, dans lequel du ~~fin~~ est en montre; des
rideaux soulèvent et retiennent par des fils de l'autre
cachent l'intérieur de la boutique. Des fils de lai-
tous, où sont pendus des bonnets traverse la vitrine —
La porte toujours ouverte — La boutique est tapissée
avec un papier gris à fleurs bleues, imitant la perse,
très commun; il est déchiré, vieux, en fureur. L'étré-
li, très grand, est recouvert ~~par~~ de couvertures, et
un lambeau de perse bleue l'entoure — Des planches
formant étagères, garnies de papier bleu.

La cheminée, une poêle chauffée au coke, avec

183

un appareil pour faire chauffer le fer. Le tuya-
viseur chaud dans la boutique.

Les fers, — le polonais, un petit fer rond des
deux bouts, pour le fond du bonnet, — les coq, tout à gros,
ronds, des œufs de fer au bout d'un manche, coq
rond, coq long, pour les bouillonniers et faire les
froues, — les fers à tanger, ou mécaniques,
de toutes grandeurs, — les champignons, ou pistols
à manche, ~~ou~~ en forme oblongue ou en forme
longue, des ronds ou des ovales, de bois ~~ou~~
recouverts de laine, et monter sur un pied
— Les planches à robe, allongées, allant en
se rétrécissant, — les fils de laiton sur lesquels on
tend le linge.

Les maîtresses laveuses ont plusieurs lavoirs
sous elles, et rendent le linge mouillé.

Les blanchisseurs occupent plusieurs lavoirs.

Une lavouse se paie 3 fr. 50 par jour, avec café
à midi et vin à 4 heures.

On garde les apprenties 3 ans et on les nour-
rit, on 2 ans pour les novices.

Transcription des folios 180 à 183

[folio 180]

Le lavoir

Un grand hangar, monté sur piliers de fonte, à plafond plat, dont les poutres sont apparentes. Fenêtres larges et claires. En entrant, à gauche, le bureau, où se tient la dame ; petit cabinet vitré, avec tablette encombrée de registres et de papiers. Derrière les vitres, pains de savon, battoirs, brosses, bleu, etc. A gauche est le cuvier pour la lessive, un vaste chaudron de cuivre à ras de terre, avec un couvercle qui descend, grâce à une mécanique. A côté est l'essoreuse, des cylindres dans lesquels on met un paquet de linge, qui y sont pressés fortement, par une machine à vapeur. Le réservoir d'eau chaude est là. La machine est au fond, elle fonctionne tout le jour, dans le bruit du lavoir ; son volant ; on voit le pied rond et énorme de la cheminée, dans le coin. Enfin, un escalier conduit au séchoir, au-dessus du lavoir, une vaste salle fermée sur les deux côtés par des persiennes à petites lames ; on étend le linge sur des fils de laiton.

A l'autre bout du lavoir, sont d'im-[folio 181]menses réservoirs de zinc, ronds. Eau froide.

Le lavoir contient cent huit places.

Voici maintenant de quoi se compose une place. On a, d'un côté, une boîte placée debout, dans laquelle la laveuse se met debout pour garantir un peu ses jupes. Devant elle, elle a une planche, qu'on appelle la batterie et sur laquelle elle bat le linge ; elle a à côté d'elle un baquet sur pied dans lequel elle met l'eau chaude, ou l'eau de lessive. Puis derrière, de l'autre côté, la laveuse a un grand baquet fixé au sol, au-dessus duquel est un robinet d'eau froide, un robinet libre ; sur le baquet passe une planche étroite où l'on jette le linge ; au-dessus, il y a deux barres, pour pendre le linge et l'égoutter. Cet appareil est établi pour rincer. La laveuse a encore un petit baquet sur pied pour passer au bleu, deux tréteaux pour placer le linge, et un seau dans lequel elle va chercher l'eau chaude et l'eau de lessive.

On a tout cela pour huit sous par jour.

La ménagère paie un sou l'heure.

[folio 182]

L'eau de javel coûte deux sous le litre. Cette eau, vendue en grande quantité, est dans des jarres.

Eau chaude et eau de lessive, un sou le seau.

On emploie encore du bicarbonate – de la potasse pour couler. Le chlore est défendu.

Atelier d'une blanchisseuse dans une boutique sur la rue. Une vitrine à droite garnie de papier bleu, dans lequel du fin est en montre ; des rideaux soulevés et retenus par des fils de laiton cachent l'intérieur de la boutique. Des fils de laiton, où sont pendus des bonnets traversent la vitrine. La porte toujours ouverte. La boutique est tapissée avec un papier gris à fleurs bleues, imitant la perse, très commun ; il est déchiré, vieux, enfumé. L'établi, très grand, est recouvert de couvertures, et un lambeau de perse bleue l'entoure. Des planches formant étagères, garnies de papier bleu.

La mécanique, un poêle chauffé au coke, avec [folio 183] un appareil pour faire chauffer les fers. Le tuyau. Très chaud dans la boutique.

Les fers ; le polonais, un petit fer rond des deux bouts, pour les fonds de bonnet ; les coqs, toutes grosseurs, des œufs de fer au bout d'un manche, coq rond, coq long, pour bouillonner et faire les fronces ; les fers à tuyauter, ou mécaniques, toutes grandeurs ; les champignons, ou pieds à manche, en forme oblongue ou en forme longue, des ronds ou des ovales, de bois recouverts de laine, et montés sur un pied. La planche à robe, allongée, allant en se rétrécissant, les fils de laiton sur lesquels on étend le linge.

Les maîtresses laveuses ont plusieurs laveuses sous elles, et rendent le linge mouillé.

Les blanchisseuses occupent plusieurs laveuses.

Une laveuse se paie 3,50 francs par jour, avec café le midi et vin à 4 heures.

On garde les apprenties trois ans et on les nourrit, ou deux ans sans les nourrir.



La maison de la rue de la Goutte-d'Or

L'Assommoir.

Œuvres complètes illustrées d'Émile Zola, Paris, 1906

Transcription des folios 176 et 177

[folio 176]

Trier, couleur et blanc. Linge marqué, pas de remarque, une marque au pas marqué. Par catégorie de linge. Mme Bigard, entreprise de lavage, deux ou trois ouvrières. Le linge sèche chez elle. Une heure l'été.

Une terrine pour l'amidon. On délaie l'amidon peu à peu, et un peu de bleu. On le garde jusqu'au bout, quelquefois il sent mauvais. L'amidon se délaie. On trempe tout dedans. Amidon cuit tourné jusqu'à ce qu'il bouille. Bout de bougie.

Le linge pas amidonné se mouille avec des gouttes. On prépare deux ou trois heures auparavant. Dans un panier sous la table, garni d'un linge. Le mouillon, assiette creuse pleine d'eau très propre. On frotte les parties salies en repassant, ou un faux pli fait. Lisser les placards d'amidon. Une petite brosse, même usage que le mouillon. Bonnet, tout trempé dans l'amidon, fond avec le polonais sur la table. La passe avec bouillonné, un petit coq oblong posé sur un pied. On commence par ébaucher, on détire la dentelle à la main, petit coup de fer pas chaud ; puis les brides à plat, le fond, et la passe, et le tuyauté sur le champignon, ou on le roule.

Chemise d'homme à petits plis. Poche sur le devant, on repasse l'empiècement, ou pièce des épaules ; puis les manches sur les côtés ; puis on plie le dos en deux et on repasse des deux côtés ; puis les poignets et le col à l'amidon, fer très chaud ; puis la chemise sur le dos, on relève le pan de devant et on repasse par l'ou-[folio 177]verture de la poitrine et par le pan, on fait cinq ou six grands plis à plat ; puis le corps du devant, la bannière, plis devant ; on met une laine sous le devant, on repasse le devant sur la laine, le côté droit, puis le côté gauche ; puis on la plie au fer.

Une robe de mousseline blanche tout amidonnée, à fleurs. On l'enfile dans la planche à robe. Un drap par terre pour le frôlement. Tout au fer. Les tuyautés au petit fer. Beaucoup de volants tuyautés. Gervaise a un bonnet à neuf. Sur la passe, broderies repassées sur laine. Entre deux broderies qui séparent les bouillonnés. Clémence, la chemise d'homme.

Mme Putois, une paire de manches simples, un petit tuyauté autour dentelle, fer à tuyauter, sur un champignon. Un petit bouillonné sur le champignon (pas de laine).

Augustine : des bas et torchons.

Des rideaux toute la longueur sur la table. Difficile.

Une robe. Pantalons de femmes. Draps. Mouchoirs. Gilets blancs d'hommes. Serviettes. Nappes. Taies d'oreiller. Camisoles. Chemise de nuit. Cols et manches. Bas. Chaussettes. Gilets de flanelle. Tabliers.

EXTRAITS DE L'ASSOMMOIR D'ÉMILE ZOLA

Texte 50 : le travail de Gervaise

Et, pendant que la blanchisseuse vidait son panier, posant le linge sur le lit, la vieille femme fit son éloge : elle ne brûlait pas les pièces, ne les déchirait pas comme tant d'autres, n'arrachait pas les boutons avec le fer ; seulement elle mettait trop de bleu et amidonnait trop les devants de chemise.

"Tenez, c'est du carton, reprit-elle en faisant craquer un devant de chemise. Mon fils ne se plaint pas, mais ça lui coupe le cou... Demain, il aura le cou en sang, quand nous reviendrons de Vincennes.

– Non, ne dites pas ça ! s'écria Gervaise désolée. Les chemises pour s'habiller doivent être un peu raides si l'on ne veut pas avoir un chiffon sur le corps. Voyez les messieurs... C'est moi qui fais tout votre linge. Jamais une ouvrière n'y touche, et je le soigne, je vous assure, je le recommencerais plutôt dix fois, parce que c'est pour vous, vous comprenez."

Elle avait rougi légèrement, en balbutiant la fin de la phrase. Elle craignait de laisser voir le plaisir qu'elle prenait à repasser elle-même les chemises de Goujet. Bien sûr, elle n'avait pas de pensées sales ; mais elle n'en était pas moins un peu honteuse.

"Oh ! je n'attaque pas votre travail, vous travaillez dans la perfection, je le sais, dit Mme Goujet. Ainsi, voilà un bonnet qui est perlé. Il n'y a que vous pour faire ressortir les broderies comme ça. Et les tuyautés sont d'un suivi ! Allez, je reconnais votre main tout de suite. Quand vous donnez seulement un torchon à une ouvrière, ça se voit...

N'est-ce pas ? vous mettez un peu moins d'amidon, voilà tout !

Goujet ne tient pas à avoir l'air d'un monsieur."

Cependant, elle avait pris le livre et effaçait les pièces d'un trait de plume. Tout y était bien. Quand elles réglèrent, elle vit que Gervaise lui comptait un bonnet six sous ; elle se récria, mais elle dut convenir qu'elle n'était vraiment pas chère pour le courant ; non, les chemises d'hommes cinq sous, les pantalons de femme quatre sous, les taies d'oreiller un sou et demi, les tabliers un sou, ce n'était pas cher, attendu que bien des blanchisseuses prenaient deux liards ou même un sou de plus pour toutes ces pièces. Puis, lorsque Gervaise eut appelé le linge sale, que la vieille femme inscrivait elle le fourra dans son panier, elle ne s'en alla pas, embarrassée, ayant aux lèvres une demande qui la gênait beaucoup.

"Madame Goujet, dit-elle enfin, si ça ne vous faisait rien, je prendrais l'argent du blanchissage ce mois-ci."

Justement, le mois était très fort, le compte qu'elles venaient d'arrêter ensemble se montait à dix francs sept sous. Mme Goujet la regarda un moment d'un air sérieux. Puis, elle répondit :

"Mon enfant, ce sera comme il vous plaira. Je ne veux pas vous refuser cet argent, du moment où vous en avez besoin... Seulement, ce n'est guère le chemin de vous acquitter ; je dis cela pour vous, vous entendez. Vrai, vous devriez prendre garde."

Texte 51 : Gervaise travaille moins bien

"Ah ! vous perdez joliment la main. On ne peut plus vous faire des compliments tous les jours... Oui, vous salopez, vous cochonnez l'ouvrage, à cette heure... Tenez, regardez-moi ce devant de chemise, il est brûlé, le fer a marqué sur les plis. Et les boutons, ils sont tous arrachés. Je ne sais pas comment vous vous arrangez, il

ne reste jamais un bouton... Oh ! par exemple, voilà une camisole que je ne vous paierai pas. Voyez donc ça ? La crasse y est, vous l'avez étalée simplement. Merci ! si le linge n'est même plus propre..."

Elle s'arrêta, comptant les pièces. Puis, elle s'écria :

"Comment ! c'est ce que vous apportez ?... Il manque deux paires de bas, six serviettes, une nappe, des torchons... Vous vous moquez de moi, alors ! Je vous ai fait dire de tout me rendre, repassé ou non. Si dans une heure votre apprentie n'est pas ici avec le reste, nous nous fâcherons, madame Coupeau, je vous en préviens."

Texte 52 : le quartier mis à nu

Alors, à chaque pièce, cette grande vaurienne lâcha un mot cru, une saleté ; elle étalait les misères des clients, les aventures des alcôves, elle avait des plaisanteries d'atelier sur tous les trous et toutes les taches qui lui passaient par les mains. Augustine faisait celle qui ne comprend pas, ouvrait de grandes oreilles de petite fille vicieuse. Madame Putois pinçait les lèvres, trouvait ça bête, de dire ces choses devant Coupeau ; un homme n'a pas besoin de voir le linge ; c'est un de ces déballages qu'on évite chez les gens comme il faut. Quant à Gervaise, sérieuse, à son affaire, elle semblait ne pas entendre. Tout en écrivant, elle suivait les pièces d'un regard attentif, pour les reconnaître au passage ; et elle ne se trompait jamais, elle mettait un nom sur chacune, au flair, à la couleur. Ces serviettes-là appartenaient aux Goujet ; ça sautait aux yeux, elles n'avaient pas servi à essuyer le cul des poêlons. Voilà une taie d'oreiller qui venait certainement des Boche, à cause de la pommade dont madame Boche emplâtait tout son linge. Il n'y avait pas besoin non plus de mettre son nez sur les gilets de flanelle de M. Madinier, pour savoir qu'ils étaient à lui ; il teignait la laine, cet homme, tant il avait la peau grasse. Et elle savait d'autres particularités, les secrets de la propreté de chacun, les dessous des voisines qui traversaient la rue en jupes de soie, le nombre de bas, de mouchoirs, de chemises qu'on salissait par semaine, la façon dont les gens déchiraient certaines pièces, toujours au même endroit. Aussi était-elle pleine d'anecdotes. Les chemises de mademoiselle Remanjou, par exemple, fournissaient des commentaires interminables ; elles s'usaient par le haut, la vieille fille devait avoir les os des épaules pointus ; et jamais elles n'étaient sales, les eût-elle portées quinze jours, ce qui prouvait qu'à cet âge-là on est quasiment comme un morceau de bois, dont on serait bien en peine de tirer une larme de quelque chose. Dans la boutique, à chaque triage, on déshabillait ainsi tout le quartier de la Goutte-d'Or.

Texte 41 : la puanteur du linge

Dans l'air chaud, une puanteur fade montait de tout ce linge sale remué.

"Oh ! là là, ça gazouille ! dit Clémence, en se bouchant le nez.

— Pardi ! si c'était propre, on ne nous le donnerait pas, expliqua tranquillement Gervaise. Ça sent son fruit, quoi !... Nous disions quatorze chemises de femme. N'est-ce pas, madame Bijard ? quinze, seize, dix-sept..."

Elle continua à compter tout haut. Elle n'avait aucun dégoût, habituée à l'ordure ; elle enfonçait ses bras nus et roses au milieu des chemises jaunes de crasse, des torchons raidis par la graisse

des eaux de vaisselle, des chaussettes mangées et pourries de sueur. Pourtant, dans l'odeur forte qui battait son visage penché au-dessus des tas, une nonchalance la prenait. Elle s'était assise au bord d'un tabouret, se courbant en deux, allongeant les mains à droite, à gauche, avec des gestes ralentis, comme si elle se grisait de cette puanteur humaine, vaguement souriante, les yeux noyés. Et il semblait que ses premières paresseuses vinsent de là, de l'asphyxie des vieux linges empoisonnant l'air autour d'elle.

Texte 53 : le linge sale

Dans les premiers temps, tout fut en l'air chez la blanchisseuse. Lantier avait bien sa chambre séparée, son entrée, sa clef ; mais, comme au dernier moment on s'était décidé à ne pas condamner la porte de communication, il arrivait que, le plus souvent, il passait par la boutique. Le linge sale aussi embarrassait beaucoup Gervaise, car son mari ne s'occupait pas de la grande caisse dont il avait parlé ; et elle se trouvait réduite à fourrer le linge un peu partout, dans les coins, principalement sous son lit, ce qui manquait d'agrément pendant les nuits d'été. Enfin, elle était très ennuyée d'avoir chaque soir à faire le lit d'Etienne au beau milieu de la boutique ; lorsque les ouvrières veillaient, l'enfant dormait sur une chaise, en attendant.

À télécharger aussi pour cet atelier :

- *L'Assommoir*, chapitre I
- *L'Assommoir*, extrait du chapitre V



Gervaise comptant le linge.

"Nous disions quatorze chemises de femme, n'est-ce pas, madame Bijard ?..."

L'Assommoir.

Œuvres complètes illustrées d'Émile Zola, Paris, 1906